

SALA D'OR



Il faut dire les choses comme elles vous viennent, comme on les voit, comme on y vient. Le truquage ne paie pas. On ne triche pas avec sa personnalité. Le génie, c'est d'être soi-même.

Jean-René
Huguenin



Lo que se hace con amor se hace siempre más allá del bien y del mal. NIETZSCHE

Sábado, 18 de Julio de 1964

N.º 5

SEGUNDO MANIFIESTO

Es el del hambre. El próximo será el de la revolución o del suicidio.

Hasta ahora, gustándonos soñar, prestamos oídos sordos a todos quienes nos pidieron por carta o de palabra el precio de la suscripción.

Teníamos una idea muy vaga de que se tenía que pagar en alguna parte.

Resulta cierto.

Concretando: ¡Pueden suscribirse!

Merci, braves gens, d'avoir bien voulu nous écrire pour nous encourager, voire nous remercier.

Nous y sommes d'autant plus sensibles que nous avons amoureusement fabriqué ce petit journal, en tâchant de vous en donner pour votre argent..., pour l'argent que nous ne vous avons pas encore demandé!

Voilà qui est fait! Nous comptons sur des soutiens locaux qui s'évaporeront; sur une publicité restée heureusement embryonnaire car nous risquons de perdre notre indépendance.

Mais l'indépendance coûte cher (ce ne sont pas nos lecteurs français qui s'en étonneront!) et nous sommes un journal sous-développé.

Vous trouverez ci-joint un formulaire que nous vous prions de nous renvoyer à l'adresse du journal si vous êtes d'accord. Plus tard, nous vous dirons comment nous faire parvenir le montant de votre souscription.

Merci.

LA REDACCION

SEGUNDA NOCHE DE BRUJOS

«Que cada uno sea el ejemplo de sí mismo, aunque este ejemplo sea monstruoso».

EINSTEIN

Después de la velada llegamos a la conclusión de que debemos renunciar a nuestra herencia.

Esa maldita herencia griega que nos limitó en el más estrecho encierro que conoció jamás la cultura.

Acusamos a casi todos los profesores de deliberadamente ignorantes y totalmente faltos del espíritu humanístico universal que es el único válido.

Consideramos los estudios oficiales como un encajonamiento del espíritu para trasladar la gente a una feria de mansos en la que se juzgan y venden los hombres a peso.

Nada o casi nada de todo cuanto nos inculcaron subsiste y nos queda solamente de nuestra juventud media docena de nombres y frases, como la de que «escribir en España es llorar».

Y concluimos que el convencimiento del saber ha producido más daño que todas las ignorancias juntas.

Nos consideramos analfabetos pero que no intenten probarnoslo.

Sección de artistas desesperados.

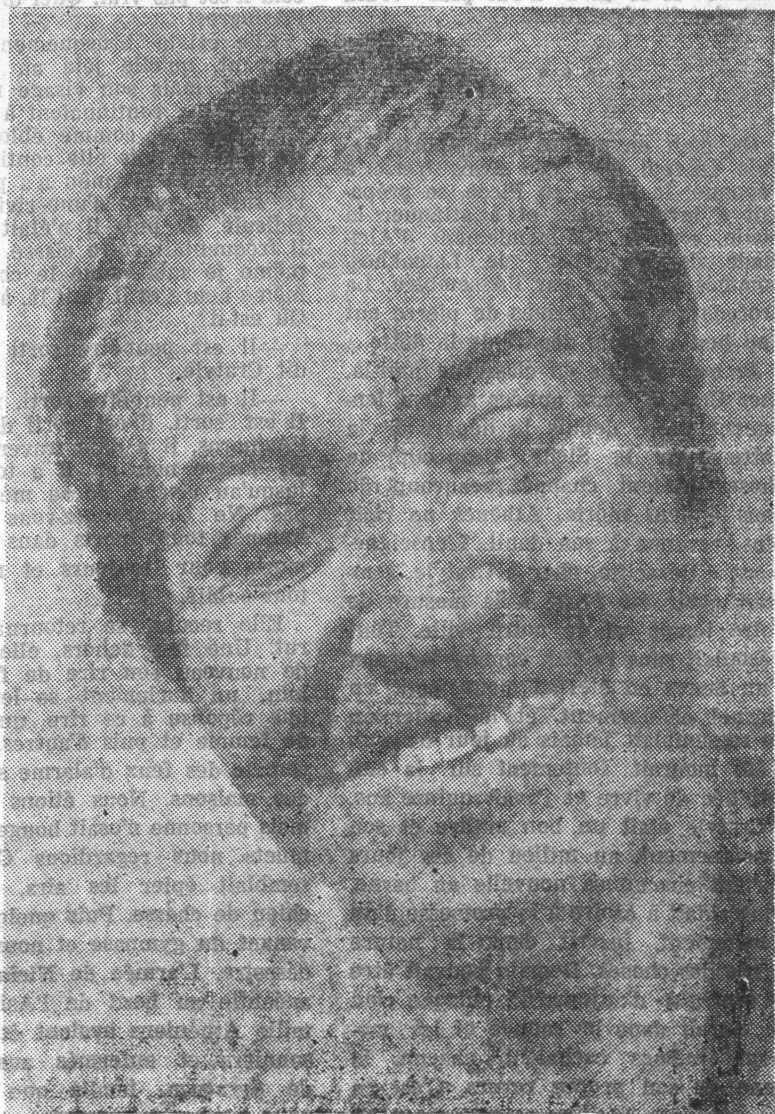


En estas columnas firman:

VINTILA HORIA.— La septième lettre pag 2 y 3.

CLAUDE DE HEECKEREN.— «EXTRANEZA» de Gabriela Mistral, pag. 4.

FRANQUINET.— ELLOS pag. 4.



GABRIELA MISTRAL: La bonté sagace...

APRÈS CELUI D'OVIDE

Le Journal

«Je me demandais, étendu dans l'herbe sentant bon la menthe et le bon thym, pourquoi je ne pouvais être guéri. J'imaginai alors une cité parfaite, gouvernée par des lois sans défauts».

Tout commença par une profanation.

J'avais honte et peur à la fois; mes regards se détachèrent de la tête mutilée et se plongèrent au loin, dans le crépuscule de sang, comme s'ils avaient cherché déjà un signe, celui de la colère du dieu outragé. Pendant un long moment rien ne bougea sur la terre. Les feuilles des oliviers avaient cessé de bruire, devenues métalliques tout à coup; leur vert argenté reflétant le vaste ton cuivré du couchant, semblait couvert d'un sang coagulé, rouillé par le temps, et leurs troncs livides et fantasques ressemblaient eux aussi à de gros ossements déchiquetés, une armée de squelettes envahissant la colline. Et pas un être humain dans les champs, pas un cri d'oiseau. C'était pourtant le plein été, l'air était chaud et bon à respirer, je voyais au loin l'Acropole, étincelante de blancheur et d'ors, et les maisons et les remparts; mais au milieu de ce paysage familier quelque chose de grave venait de se produire, qui alourdissait le poids habituel des parfums et des couleurs, comme l'annonce d'une tempête; quelque chose qui, de nouveau, allait dresser les dieux contre nous.

La tête d'Hermès, dont on avait cassé le nez et le menton, était là, à le prouver. Les fragments de pierre gisaient au pied du vieux socle qui, depuis des siècles, indiquait la frontière entre deux oliveraies ou peut-être la présence d'un ancien carrefour, envahi par les herbes. Je me penchai, je pris ces restes entre mes doigts tremblants et j'essayai en vain de les remettre à leur place. Ils retombèrent dans l'herbe, humide déjà de rosée, comme si le dieu n'eût plus voulu accepter la réparation.

On était en guerre avec Sparte depuis dix-sept ans; j'en avais treize à l'époque; la flotte, au Pirée, se préparait à lever l'ancre et à attaquer la Sicile, sous le commandement d'Alcibiade, de Nicias et de Lamakhos, nommés stratèges par l'Assemblée. La profanation des Hermès de pierre eut lieu peu avant le départ de la flotte...

Je me trouvais en classe ce jour-là, chez Cratyle, deux années avaient lentement passé depuis le départ de la flotte pour la Sicile. Beaucoup de choses avaient changé, beaucoup de gens étaient morts. Athènes ne riait plus, revenue à son deuil. L'enseignement d'Héraclite, cher à Cratyle, semblait avoir été forgé à la mesure de notre temps et de notre ville. Tout s'écoulait sans retour, comme les eaux d'un fleuve en éternel mouvement, en éternel changement, et le lendemain ne ressemblait jamais au jour d'avant. L'été mourait lentement sur la cité fatiguée de vivre et j'avais quinze ans.

Cratyle était un bon maître et son enseignement, au milieu de ces jours portant chacun sa nouvelle en berne, nous aidait à croire à la promesse d'un changement, inscrit dans la nature même des choses. Demain pouvait être le contraire d'aujourd'hui, puisque rien ne durait dans le monde et les moments mêmes cachaient, chacun, le signe de son propre revers. C'est ce qu'il essayait de nous démontrer, de sa voix grave, éreintée par la chaleur.

Nous étions une vingtaine, ce jour-là, le crépuscule assombrissait déjà le front du maître et nous avions tous hâte de quitter la classe étouffante pour nous précipiter vers le gymnase et nous rafraîchir à la piscine.

Il faisait très chaud, des gouttes de sueur perlaient au front de tous, des mouches passaient d'une main à l'autre, agaçant les poues et les lèvres; ma pensée déjà s'était lassée de suivre les raisonnements du sage bavard, quand une femme entra doucement dans la pièce. Nous levâmes tous la tête, frappés par cette présence muette et inattendue, Cratyle se tut, comme effleuré par un présage. Pendant un instant personne n'osa ouvrir la bouche. La femme nous regardait à tour de rôle, elle s'était arrêtée sur le seuil et semblait chercher quelqu'un parmi nous sans oser franchir la ligne qui séparait, sur le sol, l'ombre de l'intérieur de la faible clarté du dehors. Ses cheveux gris, en désordre, s'étaient collés au visage et aux tempes mouillées, ses bras pendaient le long du corps immobile, tout semblait mort en elle, malgré son regard fouineur. Le maître rompit ce charme et lui adressa la parole:

—Qui cherches-tu, bonne femme?

Elle se tourna vers lui, comme réveillée par cette voix.

—Mon fils se cache là, dit-elle, en montrant du doigt le fond de la classe.

—Qui est ton fils?

—Hermôn. Tu connais bien Hermôn, n'est-ce pas, fils de Polos, mon fils? Je le cherche partout. On vient de me dire qu'il est mort sur l'Asinaros, mais cela n'est pas vrai. Quel drôle de nom, l'Asinaros!

Elle éclata brusquement d'un rire coupant, qu'elle jeta au ciel comme un défi, mais son visage ne riait pas et ses yeux continuaient à nous regarder fixement, comme éblouis par notre silence. Puis elle continua:

—Mon fils Hermôn n'a pas pu mourir sur le rivage d'une rivière au nom ridicule. Et puis il n'était pas soldat, il fréquentait votre classe. Tenez, hier même je suis venue le chercher à la même heure et il était là, à m'attendre. Où est-il?

—Il est peut-être sorti un instant, dit Cratyle.

—Il est peut-être sorti, répéta-t-elle. Il est sorti, il est sorti des eaux de l'Asinaros, il a déjà traversé les eaux du fleuve noir et il a tout oublié, jusqu'au visage de sa mère, n'est-ce pas? Ne comprenez-vous pas? Nous sommes tous morts dans l'Asinaros, morts pour toujours et nous avons tout oublié.

Elle recula, se retourna et disparut. Une fois dehors, elle fit éclater de nouveau son rire de folle. Et de loin, un hurlement se leva, comme une réponse à ce rire, un hurlement de femme et puis d'autres, s'allumant comme des feux d'alarme sur les toits des maisons. Nous étions tous levés, mais personne n'osait bouger, ni sortir; muets nous regardions Cratyle, qui semblait épier les airs, comme un chien de chasse. Puis quelqu'un entra, venant du gymnase et nous annonça le désastre. L'armée de Nicias avait été anéantie au bord de l'Asinaros, sept mille Athéniens avaient été faits prisonniers et enfermés aux Latomies de Syracuse, tandis que Nicias et Démosthène avaient été égorgés par les vainqueurs...

Comme vous la savez, Alcibiade avait été rappelé de Sicile dès le début des hostilités, accusé d'avoir commis le sacrilège, mais il avait pris la fuite pour se mettre au service de l'ennemi. Sparte l'accueillit, puis les satrapes perses de Lydie et de Phrygie. Il alla contre sa patrie ses pires ennemis, les Spartiates et les Perses, alliance odieuse s'il en fût, à laquelle Syracuse ne tarda pas à se joindre et qui concentra en un seul camp les tyrannies contre la démocratie.

Alcibiade mena dès lors un jeu très subtil, fit tout pour préparer son retour à Athènes, retour qui n'était possible que par la défaite totale de sa propre patrie. A travers les sociétés secrètes, il gagna à sa cause les jeunes aristocrates, las de la guerre, tenus à l'écart de la chose publique par la parti démocratique au pouvoir. Les hétaires devinrent donc le cheval de Troie des Lacédémoniens et d'Alcibiade, leur instrument favori...

Mes deux frères étaient membres d'une hétéairie. Ils m'emmenèrent une nuit à la maison de campagne d'un certain Phalinos, ami de Glaucon, mon frère aîné. Cette maison se trouvait au-delà d'Hiéra Pyla, sur la voie sacrée d'Eleusis. Il faisait sombre quand nous sortîmes de la ville. Mon frère Adimante, mon demi-frère Antiphon et un autre garçon de son âge, dont j'ai oublié le nom, étaient de la compagnie. La fête battait son plein quand nous arrivâmes et la maison de Phalinos retentissait de chants et les cratères ne cessaient de se vider et de se remplir.

Je trempai à peine mes lèvres et je me retirai aussitôt dans un coin obscur, où une joueuse de flûte ne tarda pas à me rejoindre, un cratère entre les mains, d'où émergeait, cassé en deux par un ivrogne, les deux bouts de son fragile instrument. Habitée probablement à ce genre d'excès, au lieu de pleurer ou de manifester le moindre regret, elle prit la moitié supérieure de sa flûte, la plus fine, celle dont ses lèvres connaissaient le contour, la plongea dans le vin et but en suçant, comme les enfants en été, quand ils s'amusaient ainsi à siroter avec une paille de blé le miel mêlé à l'eau. Elle s'arrêtait de temps en temps et riait, de plus en plus fort, de plus en plus amusée par sa découverte. Je pris l'autre moitié de la flûte et la trempai dans le vin, les yeux dans les yeux de la joueuse ivre, quand un esclave s'approcha d'elle et l'invita à sortir, en me laissant le cratère et les deux bouts de la flûte cassée. Les portes furent fermées, les voix s'éteignirent, Phalinos se leva et commença à réciter des vers. Un peu étourdi par le vin, je dus faire un effort pour comprendre le sens exact de la poésie. Il s'agissait de Pallas Athéné et d'un berger, de leurs ébats amoureux, décrits avec tous les détails. Les jeunes convives se tor-daient de rire, tapaient de leurs poings sur les tables, ajoutaient des vers de leur cru, plus obscènes encore que ceux du poème. On s'amusait beaucoup, moi j'avais envie de hurler, comme les chiens à la lune pleine.

Vintila Horia est un exilé.

Pire: un poète exilé.

«Dieu est né en exil», son premier est le journal d'Ovide exilé.

Cet ouvrage pour lequel Vintila Horia tint le Prix Goncourt a fait l'objet de traverses passionnées: je n'aurai pas treucidance d'en parler après tant de esprits mieux qualifiés sur tous les sauf un seul.

«Dieu est né en exil» peut être apprécié critiqué de diverses façons.

Ces pages saignantes où un poète par Le Pouvoir cherche désespérément l'équilibre loin de ses souvenirs ne peuvent être comprises que par un exilé.

Qu'on veuille bien m'entendre, de

Je n'ai jamais eu, Dieux merci! la patrie avec un grand P: les couleurs du drapeau qui flotte à la poupe des bateaux me laissent indifférent; peu m'importe la langue des indigènes: la langue

VINTILA

LA SE

LE

8-6-64

VINTILA HORIA ECRIT: de Platon

qui commande aux Dieux avait permis la naissance de la haine et comment ce mal par des citoyens sages, amants de la beauté et donc de toutes les vertus.

et celui de la haine s'entendent sans malice.

lisant Vintila Horia avec ferveur, ce pas à un pays que je pensai, ni même une province, mais à la seule véritable, à celle que l'homme partage avec les autres, à un petit village aux toits escarpés, clocher d'ardoises aux belles voix grises, un jardin clos de murs, à une maison, terre, mon air, ma nuit, ma lune»...

sera la «Septième lettre» où Vintila donne la parole à Platon? Le récit d'un autre exil? Celui de la pensée spirituelle aux Denys de tous les temps?

Vintila Horia et son éditeur ont bien voulu m'en offrir en exclusivité à CALA D'OR la lecture des «bonnes feuilles» de la «Septième lettre».

Je vous remercie vivement de cette fa-

G. A.

HORIA

TIÈME
RE

Puis quelqu'un se leva et cria: «Vive Alcibiade!» ce qui pouvait laisser entendre que ces vers avaient été composés par l'ancien stratège, qui se trouvait en ce moment quelque part en Asie Mineure, préparant son retour. Ces jeunes aristocrates constituaient son parti à Athènes, comme je pus en juger par la suite.

Enfin les lits et les tables furent écartés, Phalinos avança vers le fond de la pièce, se plaça devant un rideau et fit venir près de lui un des invités. En le prenant par la main il lui indiqua d'un geste une cordelette qui pendait le long d'un rideau rouge et l'inconnu la tira brusquement d'un côté. Je me levai et je quittai mon coin, pour mieux observer ce qui se passait, car je n'arrivais pas à croire mes yeux. La tombée du rideau avait découvert un petit autel au milieu duquel trônait un Hermès mutilé, un vieil et authentique Hermès en pierre grise, enlevé de son socle pour servir à ce culte blasphematoire. Phalinos présenta une coupe à l'initié, qui l'approcha solennellement de ses lèvres, remplit de vin sa bouche et le cracha au visage du dieu. Les autres applaudirent en riant. Puis Phalinos se tourna vers la salle, chercha des yeux le candidat suivant, m'enveloppa de son regard chancelant et visqueux, comme dans une brume humide et glaciale et me fit signe d'avancer.

J'obéis. La tête me tournait, une terreur sans nom s'était emparée de mes entrailles, mes pieds bougeaient à peine et la sueur couvrait tout mon corps, mais j'avais, apparemment sûr de moi, malgré le vin et mon émotion. Je vis la tête du dieu, dont le nez et les oreilles manquaient, hideuse et mouillée, les yeux ouverts sur le monde, aussi vieille et puissante à la fois qu'un vers de l'Odyssée. Ces yeux étaient posés sur moi, grands ouverts, pleurant des larmes rouges, les pupilles vides mais intensément vivantes. J'acceptai la coupe que Phalinos me tendait, je remplis ma bouche du vin douceâtre qui servait pour la cérémonie, je me tournai brusquement vers mon hôte et je lui crachai le vin au visage.

Il avait beaucoup bu, lui aussi, il essuya son visage du revers de sa main et chancela légèrement. Sa tête arrivait à la hauteur de mon épaule. Je ne bronchais pas et personne ne bougeait dans la salle. Quelqu'un renversa une coupe; Phalinos ouvrit la bouche, voulut dire quelque chose, balbutia; énervé, il leva la main sur moi. Je le frappai alors en plein visage, avec haine, avec une douloureuse envie de le tuer. Il s'affaissa à mes pieds et commença à vomir. Quelqu'un me prit par la main et m'emmena, à travers ces visages d'ivrognes qui n'osèrent pas bouger, qui me regardaient passer devant eux, avec leurs yeux de crapauds. Ils semblaient accroupis dans une mare puante et chaude, incapables de se détacher de leur bonheur de crapauds.

Dehors, celui qui m'avait fait sortir abandonna ma main.

—Tu as bien fait, me dit-il. Ton geste ne sert à rien, mais j'aime ton audace.

Nous marchions sur la route d'Athènes, qui montait légèrement du côté du croissant argenté brillant au-dessus des noirs oliviers. Je ne voyais que la route blanche devant mes pieds et, quand je levais la tête, la cime ondoyante des arbres, d'un côté et de

l'autre, comme une double haie compacte, coupée de temps en temps par la lance d'un cyprès. C'était ma terre, mon air, ma nuit, ma lune, j'aimais tout ce qui venait d'elle, tout ce qui amoureuxment lui donnait la lumière et qui portait des noms de dieux, j'aimais cette douceur parfaite que le contour de mon corps épousait en marchant et qui rimait avec les profondeurs inconnues de mon âme. Cette grâce avait été souillée par de jeunes profanateurs, avides de pouvoir et de débauches. Ils allaient devenir bientôt les maîtres de la ville.

J'entendais derrière moi la voix de mes frères, le rire pur de Glaucon, et j'étais heureux de les sentir si près, approuvant ainsi mon geste vengeur. Mais je ne me retournai pas pour leur parler, car l'inconnu qui marchait à mes côtés et qui m'avait sauvé de la mare puante ne cessait de bavarder et, peu à peu, tout en me détachant de ce qui venait de se passer, je me laissais pénétrer par ses paroles. Ces vers de l'Odyssée surgirent sans peine de ma mémoire: «Si c'était quelque dieu du ciel! Semblables à des étrangers venus de loin, les dieux prennent des aspects divers et vont de ville en ville connaître parmi les hommes les superbes et les justes».

C'était un homme mûr; son corps tendait à l'embonpoint et il avançait avec peine, peu habitué aux rigueurs de la marche. Sa vertu semblait être la parole.

—Tu as été initié ce soir aux mystères de la sottise, de la lâcheté et de l'intempérance. Ce sont des choses qu'on hérite, mais aussi des choses qu'on enseigne et qu'on apprend, plus facilement certes que la sagesse. Or, après la scène à laquelle je viens d'assister, je me vois obligé de me poser deux questions. Voici la première: comment est-il possible que, d'une ville sage et héroïque, qui a traîné dans la poussière l'orgueil des Perses, une telle couvée d'ignorants ait pu être engendrée? Voici la seconde: comment, au milieu d'une telle génération, un jeune homme a-t-il pu garder sa dignité intacte et, apparemment, une intelligence et un courage pareil à celui des précurseurs? Je parle de toi. Et voici, maintenant, ma réponse: tu es né d'une bonne famille, puisque tu te trouvais là ce soir, tu as donc reçu l'enseignement des sophistes; ton front, ton regard et ton allure me disent que tu t'es souvent penché sur l'essence des choses, que ton cœur est à la fois plein de doutes et de certitudes, et que tu n'acceptes pas ce que les autres prennent pour juste et pour bon. Interromps-moi si je me trompe.

Je me tus.

—Ce qui est mauvais dans le corps ne pourra jamais être éliminé sans l'aide d'un bon médecin. Une maladie bien soignée ne tarde pas à disparaître. Ce qui est difforme est plus difficile à réparer. Il faut alors faire intervenir l'intelligence, éduquer le membre invalide ou faible, ou bien tâcher de lui trouver un substitut quelconque. L'intelligence a posé des instruments et des armes au bout de nos bras frappés d'invalidité devant la puissance du monde et de ses menaces. Me comprends-tu? Venons-en à l'âme. Comment appellerais-tu un homme méchant, donc privé de bonté?

—Un malade.

—Très exactement. Et l'ignorance?

—Une difformité.

—Juste. De quelle façon procède-t-on pour guérir la maladie de l'âme, la méchanceté, que l'injustice, la lâcheté, l'intempérance accompagnent? Par la justice. Un état parfait, une cité saine, ignore la maladie, je veux dire la méchanceté engendrant l'injustice. Et l'ignorance? Par l'enseignement, je veux dire par la sagesse. Dis-moi, qui a été ton maître à l'école?

—Cratyle.

—En as-tu conservé un bon souvenir?

—J'en étais content, au début.

—As-tu éprouvé une espèce de besoin impérieux de chercher ailleurs, pour assouvir ta soif de connaissance?

—Je l'avoue.

—Et tes collègues?

—Leur soif était à la mesure de leur intelligence.

—Sais-tu ce que je pense? Que la déchéance de notre ville vient des mauvais médecins qui ont eu la charge de ces jeunes âmes, et que tes collègues sont ce qu'il sont, des ivrognes, des traitres et des profanateurs de dieux parce qu'ils ignorent tout de la sagesse, et que les sophistes, leurs maîtres, en fabriquant des imitations et des homonymes d'êtres réels, les ont poussés vers l'ignorance et donc vers leur méchanceté actuelle. Et ceci, mon ami, n'a plus de remède. Car les amis de Phalinos seront l'Athènes de demain; ils invoquent le nom d'Alcibiade comme celui d'un dieu; les démocrates au pouvoir seront renversés un jour ou l'autre, on fera la paix avec Sparte, les aristocrates reviendront à la tête de la cité et alors, au lieu d'une renaissance nous vivrons dans la continuation du mal. D'ailleurs, et je t'en dirai un jour la raison, cela doit se passer ainsi. Il y aurait un remède, sans doute...

Il s'arrêta de parler, tout en continuant sa marche de canard, puis il prit mon bras et s'y appuya fortement.

—Quelqu'un devrait trouver de nouvelles lois, imposer aux imbéciles la justice, aux méchants l'intelligence. Mais cela est long à construire et le sage, en général, est la risée de sa propre ville. Ecris-tu des vers?

—Oui.

—La tragédie te tente-t-elle aussi?

—Oui.

—Et la philosophie, la vraie sagesse, celle qui vit en chacun de nous et qu'une sage-femme de l'esprit est seule capable de mettre au jour, ne te dit rien? Un vrai sage serait le seul capable de sauver Athènes, en la façonnant de nouveau, en proposant aux hommes de nouvelles lois, des lois qui existent d'ailleurs, qui ont fait la grandeur des âges révolus et qu'il suffit de savoir redire. Cela est difficile, je le reconnais, mais ça vaut la peine d'être essayé. Qu'en penses-tu?

Ces paroles m'avaient bouleversé.

—Je réfléchirai là-dessus.

—Il ne suffit pas d'y réfléchir. Il faut apprendre à le faire, en oubliant tout ce que les sophistes ont pu enseigner sur ce thème et sur tous les autres.

—Qui es-tu? lui demandai-je.

Il s'arrêta, je m'arrêtai à mon tour, retenu par sa main. Je sentis ses yeux posés sur moi, à travers les ténèbres.

—Je m'appelle Socrate.

VINTILA HORIA

“Extrañeza” de Gabriela Mistral (I)

Hace unos veinte años, Paul Valery, prolongando los «Poesmas Escogidos» de la señora Gabriela Mistral, ponía el acento sobre su extrañeza. Según él, el indole y el materialismo —se debe entender aquí la intimidad con la materia— de la obra contemplada la apartaban casi completamente de la tradición literaria europea. Aquel ostracismo nostálgico, aunque el mago de nuestra prosodia moderna envidiaba, por su tono «casi salvaje» del poeta chileno, nos aparecía entonces como excesivo.

La muerte de la que hoy no es a los ojos de la posteridad sino «Gabriela Mistral», nos confirmó todavía más en nuestra opinión. Ahora que nos ha abandonado, que la mirada luminosa y dulce de esta mujer de gran ánimo se «asemeja a la mirada de las estatuas», estamos aún más sensibles al ascendiente familiar de sus versos. Hoy como ayer, su «extrañeza» aparece sobre todo como el resultado de su sencillez. Además, cuando escribía en una de sus primeras obras:

Todo ha sido sorbo
Para las canciones:
Cielo, tierra, mares,
Civilizaciones...
¿No se sublevaba a priori
contra esta exclusión edicta-
da sin rencor por el autor de
«Charmes»?

En ella, el canto, el encanto, diremos con todo, subrayando la palabra, es eternal y omnipresente. Podríamos hacer alusión a la suavidad verlainiana de Gabriela Mistral o a su Baudelaireismo, si nos sometieramos a la afición para las semejanzas en las obras como en las caras.

Pero, ¿de qué sirve? La canción vuela y juzgamos reminiscencia o hallazgo lo que no es sino perfume, reflejo, curcio...

Palabras echadas al viento, latentes en la memoria de las generaciones, hasta si fuerais inscritas sobre la onda o sobre la arena, renazcarías al aliento de los poetas. ¿Qué importa el lenguaje, con tal que seais pronunciadas por «bocas temblorosas».

...En nuestro concepto, el exotismo de Gabriela Mistral es una cuerda a su lira, entre otras. Nos gusta oír el eco lejano del «tambor indio» pero de la misma manera que nos complace morder en la manzana de «Ferveur» para conocer el olor del país normando.

Los nombres mágicos del folklore suramericano que esmaltan DESOLACION o TALA revolotean en nuestra imaginación como si fueran mariposas azules del valle de Muzo; nos deslumbran, pero como un fenómeno de color ocasional.

¿Debemos restringir nues-

tra admiración, nuestra sorpresa a ese carácter autóctono? ¿Se ha limitado Gabriela Mistral a cantar su tierra exuberante y hermosa, y a cosechar en ella frutas más sabrosas que las de nuestros vergeles?

Buen número de sus poemas son dedicados al desarrollo de dos temas eternos: el amor y la muerte.

La musa primaveral de Federico Mistral resucitaba una imagen sáfica. Víctor Hugo echaba una hoz de oro en el cielo de la humilde Moabita. El poeta chileno conoció en presencia de la muerte un sentimiento de revuelta análogo al de la iniciadora de Mitilene. Sentimiento primitivo sin duda, pero básico del clasicismo greco-latino. Sentir este escalofrío del alma y de la carne que se perpetúa en los hombres desde siglos no significa una falta de originalidad ni tampoco una extrañeza. La que, en su «Elogio de la Canción» asocia los nombres de Anacrón y de Salomón, une a menudo el frenesí del primero a la pureza primitiva del otro. No hay extravagancia en ello. Este paganismo, muy frecuentemente extraño al temperamento ibérico —puritano a su manera— emparenta bien Gabriela Mistral a la raza de nuestros humanistas. No la impide dar la primacía sobre los dioses de antaño a la re-

ligión de hoy y al Dios de siempre, en aquel espíritu de Renacimiento que sin cesar de resplandecer desde la Edad Media hasta ahora, caracteriza a los grandes autores.

Confesamos, sin embargo que dibujando sobre su arcilla natal motivos tradicionales, Gabriela Mistral nos sorprende. Despojados de los floreros parisenses de las iluminaciones románticas, aquellos motivos no son ni guirnaldas ni frescos contrastados, pero sí señas, llamadas, cuya imperativa sinceridad nos convence.

La muerte y a menudo el amor hablan una «lengua de bronce» DESOLACION, esta obra de juventud, vibra en sus páginas diversamente sonoras, tal como una torrecilla rústica.

Existe, cuando el alba, un momento de calma durante el cual la campana, hinchada por ondas amorosas, preludia con acordes discretos:

Estoy lo mismo que estabas
(que colmado
y te parezco un surtidor
(inerte.
Por la mañana, el bronce
posee la alegría de un cántico
Si tú me miras yo me vuelvo
como la hierba a que bajó
(el rocío.

¿Llegamos ya a medio día? Ninguna esfera marca aquella hora grave del cálido silencio. El amor luce en el zenith, oro que deslumbra. Quema en la llanura, «hiende el hondo glaciar», vuela en el surco tal como una abeja cebada de polen, embriagada por zumbidos celosos; ¿clavará su saeta en dos corazones?

Y de nuevo, la campana resuena, ¡ay de mí!, para un muerto. ¿Un ángelus profano? «Del nicho helado en que (los hombres te pusieron te bajaré a la tierra humil- (de y soleada...)

¿Un toque cristiano?

«¿Cómo quedan, Señor, dur- (miendo los suicidas?»

«¿Cómo quedan, Señor, dur- (¿Di el perdón, dílo al fin!»

La joven que se vio negar la esperanza de una escuela libre a causa de sus supuestas «ideas paganas» nunca se apartó de una actitud profundamente religiosa. Y el descreo de los bravos «Sonetos de la Muerte», si no atestigua el misticismo del autor lo implica.

(Sigue en el próximo número).

Claude de Heeckeren

Cronica de Sociedad

Puede que Cala D'Or sea como la selva. Todos vuelven.

Por tres meses Marc Bernard, nuestro Prix Goncourt (podemos llamarte así, Marc?) acompañado de su esposa que nada más llegar adoptó un insignificante perro con mirada de niño.

Mdmme. Ratier que enfermara del corazón si no se decide de una vez a establecer su quinto hogar entre nosotros. Acompañada de su hija Regine (simplemente, una de las mujeres más guapas que ha pasado por Cala D'Or) y su nieta Eveline (imaginaros el más esbelto de los juncos posibles con cabellera y ojos de costelación).

Con sus niños, Frits y Valentine Content que si Dios y Tomeu Pons lo permiten estrenarán casa entre nosotros.

Pierre Lefrancois con su hermana y amiga, vino a supervisar la gestación de su nuevo refugio, la casa más valiente de Cala D'Or porque si algún día nos hundimos, él tendrá que ser el primero en nadar. Nos avisará la llegada de los moros.

Guy Valls y Sri que nos demostrará lo que es dibujar con ironía.

Los Riley que algún día van a morir todos de simpatía. Ignoramos todavía si se trajeron las bolitas esas de acero para jugar a la pitillera o algo por el estilo.

Juan, el holandés, y su esposa que van y vienen como el viento y pueden además hacer con los perros lo que Jesucristo con los peces.

Los Claramunda también gozan entre nosotros de su magnífica residencia.

Nuestra querida y bella condesa Van der Stegen ha vuelto al redil de la Cala Gran y durante ocho días no dirá más que: «¡O que ce bon ici!».

Aguntin Lucia salió para Frankfurt.

Esperamos a Nana.

PAMELA ROBERTSON

Por haber residido varios años en Cala D'Or, pensar pronto volver y tener muchos amigos entre nosotros, hoy nos hacemos eco del extraordinario éxito de su exposición de cerámica en las Galerías «Brown Thomas» de Dublin.

La exposición fue inaugurada por el Ministro de Justicia Mr. Charles Haughey, con asistencia de numerosas personalidades. Los más grandes rotativos de Dublin le dedican hasta media página con profusión de fotografías de la artista y de sus obras además de elogiosísimas críticas. Sabemos que a los dos días había vendido todas las piezas.

Tuve ocasión de admirar el mes pasado en Strasbourg estas obras antes de su traslado a Irlanda. Son excelentes bajo todos los puntos de vista. Pamela domina toda la profunda gama de los grises satinados (la de los maestros) y sus piezas modeladas al principio en el torno tienen mucha unidad y una original estructura.

T. P.

ELLOS

Las rocas, el mar. Ella, inclinado el rostro sobre las olas, mirándose en el infinito. Paz, silencio, susurro de eternidad. La ola acaricia sus pupilas, fijas y clavadas ante tanta belleza.

El mar; un millón de estrellas fabricadas por el sol. El mar habla, nosotros en silencio. Recuerdos lejanos y de hoy, sueños, esperanzas, joyas, tristezas, soledad, soledad, soledad. Todo flota sobre el agua para después desaparecer y retornar. Va y vuelve en eterno movimiento.

Ella, su rostro de Sphinx todavía inclinado sobre la ola, el pensamiento perdido en el infinito. El mar y Ella, casi la misma cosa, fundidas en el instante fugaz. Dos bellezas que son una: la misma.

La ola refleja su imagen dulce, misteriosa, contenta

de su mirada. Ella calla: mira, mira, mira. También los colores se comprenden entre ellos. Verde y azul, azul y verde. El mar y sus ojos, sus ojos y el mar.

Mediterráneo. Tú.

Llora ahora el cielo. Sus lágrimas, en el mar, que después, en la soledad, resurgirán en los ojos de Ella. Su imagen reflejada sobre la ola movida por un soplo de viento. Grabados en el mar, bajo el sol, reflejándose y contemplándose, quizá, sus cabellos casi trágicos en la visión. Una telaraña intocable. Testa de una antigua estatua griega, sin ojos, vieja de milenios, todavía desafiando el tiempo. Todo, nada, siempre. Fugaz instante, párate, párate.

Susurro de eternidad.

X.

Cala d'Or.

Alfa omega

Franquinet

Depósito legal P. M. 380 - 1958

COPYRIGHT CALA D'OR

DIRECCION: Tomeu Pons.

CALA D'OR (Mallorca)